

ENTRETIEN. Oliver Rohe, l'amoureux du littoral est l'invité du festival des Écrivains en bord de mer

L'auteur libano-allemand Oliver Rohe est à La Baule pour le festival « Écrivains en bord de mer », où il présente son dernier ouvrage, *Le chant balnéaire*. L'occasion pour l'artiste de raconter son rapport au littoral, mais aussi avec le 21^e arrondissement.

 Ouest-France

Marin PAULAY.

Publié le 08/07/2023 à 11h00

Votre livre, tiré de votre histoire personnelle a lieu dans une station balnéaire que vous avez dû rejoindre pour fuir la guerre qui sévit à l'ouest de Beyrouth dans les années 80. Quelle place représente cette station balnéaire dans votre vie ? A-t-elle débloqué certaines inspirations chez-vous au-delà de vos souvenirs ?

Aujourd'hui, j'ai 50 ans et je n'y ai passé que cinq années, mais ce sont probablement les plus riches et les plus intenses. Mais le livre a aussi une relation très privilégiée avec l'eau. L'élément liquide inonde le livre, donc la relation à la mer, ses odeurs et son travail. C'est l'élément majeur du texte, plus que les trois autres car quand on a été en bord de mer, ça fait partie de votre paysage quotidien et c'est une partie infinie. C'est la ligne de fuite dans ce livre, alors que tout le reste du paysage dans un pays en guerre était fermé. La mer, c'est une échappatoire.

Vous êtes déjà venu à La Baule lors d'une précédente édition du festival Écrivains en bord de mer, est-ce que vous avez un rapport particulier avec la ville ?

Je suis aussi venu deux fois en hiver chez une amie qui m'a prêté son appartement pour écrire et j'ai beaucoup aimé l'hiver ici. C'était vide, ça m'a rappelé où je vivais au Liban. Et c'était extrêmement venteux pendant plusieurs jours. C'était la première fois que je vivais dans un paysage traversé par le vent sur une période continue. C'était un nouvel élément qui m'a marqué. Et j'aime bien la mélancolie inhérente aux stations balnéaires désertées en hiver.

Qu'est-ce que vous a apporté le fait de vivre ici ?

C'est l'isolement tout simplement. S'extraire de sa vie quotidienne, et venir dans ce lieu avec l'océan en face, le vent et la désertion de la ville, c'était très propice au travail que j'étais en train de faire. C'est l'inverse que de se retrouver dans un immeuble à Paris, avec des chantiers

en dessous. Et l'écrivain, quand il travaille, est constamment en recherche des conditions de travail optimales, et ici, ça peut vraiment s'y apparenter.

Est-ce qu'on peut établir un parallèle entre la station balnéaire présente dans votre livre et celle de La Baule ?

Il y a bien sûr des choses en commun. Même si dans l'une, il y avait de la guerre, et pas dans l'autre. Mais ce que je retiens et que j'apprécie, c'est avant tout la proximité de la mer. C'est ce qui change tout. Je vois les gens sur leurs balcons, les baies vitrées ouvertes. Il y a une communication avec la mer qui est très présente. On la regarde, elle vient vers nous, par l'air, le sel, c'est quelque chose de l'ordre de l'élément.